

LA TÊTE EN BAS

Il paraît qu'on peut mourir de joie. Je ne dis pas non je ne dis pas oui. N'ayant jamais eu lieu de goûter même du bout des dents, à ce fruit rare qu'on appelle l'excès de joie, je ne suis pas juge en cette matière. Mais une chose dont je suis positivement certain, c'est qu'on ne peut mourir de rire ; car j'en serais mort cette fois-là.

Cette fois-là, c'était une belle après-midi du mois de juin. Mon bon ami X*** qui, entre parenthèses, voue un culte soigné à tout ce qui peut flatter le palais, fumait placidement chez moi cette bonne pipée, la pipée par excellence, celle que les fumeurs savourent avec tant d'heur au sortir d'un bon dîner.

Nous causions nonchalamment du Madhi, alors dans toute sa gloire, et j'étais précisément en train de donner à cette occasion un bon souvenir aux oignons d'Egypte, lorsque l'ami X***, m'interrompit brusquement, presque brutalement, au beau milieu d'une description fantastique du légendaire oignon, en me posant cette question d'autant plus faite à m'intriguer qu'elle était vague :

—Sais-tu une chose, mon cher ?

—Parbleu ! répondis-je en souriant, je crois bien si je la sais, ta chose,

—Eh bien ! non, répliqua-t-il d'un ton sérieux, en faisant rouler dans leur orbite respectifs ses deux bons et naïfs gros yeux ; eh bien ! non, tu ne la sais pas cette chose et je suis précisément venu chez toi pour te l'apprendre et en même temps pour te demander conseil.

—Ah ! diable, fis-je, sur le coup de la surprise que me causa cette solennelle entrée en matière.

Et j'allais demander une explication, lorsque l'ami X*** me coupant la parole sur le bout de la langue et me regardant de ce regard fixe qui commande le silence et l'attention, reprit sur la même note grave :

—Oui, je joue décidément du malheur. Ma couche-chaude, cette chère couche-chaude que j'avais préparée avec tant de sollicitude, ma couche-chaude boude et boude si bien qu'il est fort douteux que je puisse en tirer même un pied présentable de laitue. C'est déjà assez vexant, n'est-ce pas ? Eh bien ! il m'arrive quelque chose de plus tarabustant que cela encore et tu vas juger si j'ai raison de faire du mauvais sang. Tu sais que je raffole de la rhubarbe, cette excellente plante dont on fait de si succulentes confitures et de si délicieux puddings. Tu sais encore, que j'ai fait venir à grands frais ce printemps, une racine d'une variété très-recommandée de rhubarbe, que je l'ai reçue en bon ordre, que je l'ai douillettement installée provisoirement dans un grand pot à bouquets en attendant l'heure de la planter à demeure dans mon jardin. Mais ce que tu ignores, ce sont les singulières allures de mon plant étranger, plus je le dorlote, plus il s'obstine à ne pas faire de tige. Il y a aujourd'hui deux fois quinze jours que je le tiens aux petits soins et pas la plus petite feuille en vue. Elle a vie, pourtant, cette satanée racine, et une vie robuste encore ; à preuve le phénoménal travail souterrain auquel elle se livre. Figure-toi que tous les matins je

trouve en dehors du vase une bonne jointée de terre. C'est à croire que s'embêtant là-dedans, elle veut jeter de dépit par dessus bord, tout l'excellent terreau dans lequel je l'ai enfoncée. Tu as l'air de croire que je t'en colle une ? Eh bien ! viens voir.

Et, se levant brusquement, l'ami enfila prestement les portes, me trainant grand à sa remorque.

* * *

La scène représente une proprette chambrette de mansarde. C'est le jardin des plantes de mon ami X***. Pas de sièges, pas de meubles. Pourtant oui, un meuble sur la tablette de l'unique fenêtre : c'est le fameux pot qui sert d'hôtel temporaire à la non moins fameuse racine de rhubarbe.

L'ami X*** n'avait exagéré en rien. Pas l'ombre d'une feuille à l'horizon ; mais, par contre, sur la tablette et faisant cercle autour du vase, un remblai de terreau fraîchement éboulé.

Les deux poings campés sur les hanches, mon ami X*** me consultait d'un regard inquisiteur.

Je me préparais à faire une fouille pour arriver à pénétrer le secret de ce singulier caprice de végétation, lorsque l'ami X*** m'attrapant le bras au vol, me dit d'un ton impératif :

—Ah ! par exemple, ne touche à rien, tu vas achever de tout gâter.

—Allons, lui dis-je un peu interloqué ; voilà qui est drôle. Tu m'appelles en consultation et tu ne veux pas même me laisser le loisir de faire un tout petit bout de diagnostic. Tu dois comprendre qu'il faut nécessairement voir ce qui se passe là-dessous. Autrement, pas moyen de pénétrer le mystère.

Un doute désopilant me survint sur l'entrefaite et, me tournant vers l'ami X*** :

—Dis donc, as-tu déjà planté des racines de rhubarbes ?

—Non ; mais j'espère que tu ne me feras pas l'injure de supposer que je puisse avoir pris la tête pour la racine.

—Qui sait !

Et, sur ce, plongeant la main dans les profondeurs du vase, par un mouvement brusque que mon ami n'eût pas le temps d'empêcher, je saisis la racine, la tirai de son moelleux lit de terreau et.....

Tableau ! ah ! oui, tableau !!!

Mon ami X*** était là, littéralement pétrifié, et moi, je me tordais de rire, de ce rire qui vous empoigne jusqu'aux côtes et vous donne une commotion dans tout le système.

Et il y avait de quoi momifier mon ami X*** et me faire agoniser de rire.

À l'extrémité inférieure de l'excentrique racine s'épanouissait un gros panache de feuilles ayant cette couleur jaune pâle qui, chez les légumes-feuilles, indique l'imprisonnement ou l'embaumement.

L'ami X*** avait tout simplement planté son pied de rhubarbe la tête en bas et les feuilles, en se développant graduellement au fond du vase avaient soulevé le terreau et produit ces mystérieux dégâts qui l'avaient tout épaté.